



DE VIVE VOIX 20

11 mars 2014

RÉFLEXION SUR LA PLACE ACCORDÉE À LA PAROLE DES FEMMES DANS NOS MILIEUX

Le texte qui suit est paru sur les réseaux sociaux à la fin du mois de février. Son auteure, Marianne Di Croce, professeure de philosophie au Cégep de St-Jérôme, a accepté que nous le publions dans le De vive voix, en lien avec la journée internationale de la femme.

Il était une fois une jeune femme en philo (bien que pas si jeune... la trentaine quand même !) qui, après avoir assisté à la conférence d'un ami, eut le plaisir d'aller souper avec l'ami conférencier, trois autres amis et trois « monsieurs » profs d'université.

Habituée à ce genre de situation en raison de son parcours en philosophie (seule femme autour de la table), la jeune femme en philo ne s'en faisait pas plus qu'il le faut. Après tout, avec le temps, elle avait appris à prendre sa place dans un monde d'hommes universitaires.

Bien que sachant qu'elle aurait peut-être à faire des efforts et à s'imposer dans les discussions, la jeune femme en philo était loin de se douter que la situation serait à ce point caricaturale.

Alors que les discussions politiques allaient bon train, chaque fois qu'elle lançait une idée, elle était savamment ignorée. La discussion se poursuivait comme si elle n'avait rien dit, sauf quand un de ses amis qui, se rendant bien compte de la chose, avait la gentillesse de relayer régulièrement ses paroles en prenant soin de dire : « Comme jeune femme en philo vient de le dire [insérer ici lesdites paroles précédemment ignorées]... » Le relais masculin avait un effet instantané : la discussion se poursuivait alors en tenant compte ce que la jeune femme en philo avait dit.

Ce soir-là, elle aurait voulu pouvoir filmer la scène tellement le sexism était évident. Elle s'en amusait presque tellement cette scène lui était familière! C'était une de ces soirées où elle n'avait pas envie d'être en colère; elle était seulement un peu lasse de cette répétition du même.

Le souper se termina et la soirée se poursuivit sur une tout autre note, faite d'amitiés, de rires et de beaucoup de bières.

Les jours suivants, la jeune femme en philo raconta l'anecdote à plusieurs reprises, soulignant à quel point le sexism était « juste trop flagrant » ce soir-là et que c'en était presque drôle.

La jeune femme en philo constatait qu'elle avait acquis assez d'outils pour comprendre les dynamiques à l'œuvre pendant ce souper et savoir que ce n'était pas elle le problème.

Et elle était bien fière d'elle, de tout le chemin qu'elle avait parcouru au fil des années, sachant que, lorsqu'elle était étudiante, elle serait revenue d'une telle soirée en se sentant idiote,

insignifiante et incapable de tenir une conversation politique intelligente. Mais aujourd’hui : non madame ! Elle sait qu’elle est intelligente et tout à fait apte à discourir sur le politique et la politique (elle connaît d’ailleurs très bien la différence entre les deux ! Peu importe ce qu’en pensent messieurs les théoriciens politiques.)

Or, les jours d’après, elle repensa encore à ce souper, puis à toutes les fois où ce genre de chose lui était arrivé : dans des cours, des conférences, des 5 à 7 entre camarades de classe ou entre collègues, etc.

Puis les insécurités et les douleurs sont remontées à la surface et la jeune femme en philo eut de la difficulté à écrire les textes qu’elle devait écrire (en fait, elle ne toucha pas à son crayon) et elle se mit à douter de la pertinence de son projet de faire un doctorat et... Bref, la jeune femme en philo constate que malgré tout le chemin parcouru, ça laisse des traces ces affaires-là.

Ce qui est triste, c’est que cette histoire n’est pas seulement mon histoire; c’est l’histoire de toutes (ou presque) les femmes en philo et dans plusieurs domaines universitaires. C’est une histoire malheureusement trop courante.

Si j’ai décidé de l’écrire et de la partager, c’est d’une part pour dire à mes camarades femmes en philo : vous n’êtes pas seules!

D’autre part, je l’ai aussi partagée en espérant que ça contribue à une prise de conscience collective des dynamiques malsaines qui ont cours dans notre milieu et des impacts bien réels qu’elles peuvent avoir (même sur le femmes comme moi qui – pour reprendre les paroles d’une amie à mon sujet – écrivent de brillants mémoires, publient des textes, enseignent depuis plusieurs années, militent, notamment pour améliorer la situation des femmes en philo, etc.).

Ainsi, ne soyons pas que tristes, agissons pour faire en sorte que les femmes en philo (et ailleurs) n’ont pas de telles histoires à raconter. C’est là le plus important!